

## Préface

Jehan Danès, grâce à de savoureux dialogues en patois qui sonnent « vrai », réussit à camper les personnages attachants d'une famille de paysans aisés qu'il a domiciliés en Angoumois. Le lecteur trouvera agréable de les suivre dans leurs travaux champêtres, de participer à leur vie quotidienne, aux activités de veillées, à « l'énoisage » ou à la préparation culinaire des haricots. Le roman fourmille de détails aussi alléchants que ces petites pommes de terre cuites sur la beurnée qui ont fait les délices de nos vacances enfantines !

Noémie, paysanne charentaise de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, occupe le centre du roman de Jehan Danès. Épouse fidèle et mère consciencieuse, elle est d'abord attachée à son bien qu'elle aime « *d'un amour passionné qui domine tout* », à ses terres dont elle surveille constamment le rapport, à sa maison qu'elle entretient avec une propreté méticuleuse et dont « *les meubles brillent comme du satin* ». Bonne cuisinière de surplus, alerte dans le travail, courageuse et affairée, elle est de celles qu'aucune besogne ne répugne.

Pourtant cette femme accomplie n'est pas heureuse. Un « *voile de tristesse couvre souvent son visage* ». Taciturne, soucieuse, tourmentée, elle cache en elle de terribles secrets familiaux. La malédiction proférée par son cousin Pierre : « *La jh'ustice du Bon Yeu s'aquianira sur elle et sur ses drôles* », la prophétie de la servante Mariette : « *Thièllés mondes fnirant par ét' punis* », l'obsèdent de manière récurrente.

Noémie sait bien qu'elle a laissé sa mère spolier son cousin.

Et qu'elle profite d'un héritage qui ne lui était pas destiné. Afin d'éviter tout commérage (« *Jb'e saie des chouses moë!* » a susurré le voisin Bernard), elle renonce au riche parti auquel elle aurait pu prétendre, pour trouver l'époux sans autre fortune que son courage qui rendra prospère sa propriété terrienne. Elle va le choisir avec soin, un peu comme on engage un serviteur à la foire.

Sous la bonne influence de Maxime, son époux, Noémie évolue. L'esprit d'avarice et d'envie que sa mère lui avait inculqué finit par s'estomper, au grand bénéfice de son caractère renfermé. Elle s'efforce d'être plus gaie, plus accueillante, plus serviable. Fait-elle ainsi pénitence pour être pardonnée? Elle se comporte en bonne paroissienne, demande l'avis de M. le Curé, met son fils à Saint-Paul et sa fille chez les religieuses. Économe jusqu'à l'avarice, elle accepte les frais occasionnés par ses choix, (« *un p'tit gno d' dépense!* »), disant simplement « l'argent paiera tout ». Est-elle en droit d'espérer qu'ainsi « *le passé ressourdra pus su l' preusent* »?

La « justice immanente », inscrite dans l'ordre des choses, est définie par Jehan Danès comme une « *vieille croyance enracinée dans l'âme paysanne d'antan* ». Le peuple en a fait la justice du Bon Dieu. Le coupable est puni par les conséquences même de sa faute, sans besoin d'une intervention extérieure. « *Celui qui rend le mal pour le bien ne verra jamais le malheur quitter sa maison* » déclare le *Livre des Proverbes*. Bien que Noémie se soit exclamée, spontanément: « *Jb'y croë point, moë, à thieulle jb'ustice du Bon Yeu* », son attitude prouve qu'elle attend si fort le châtement divin qu'elle pourrait bien se l'infliger elle-même.

Médecin rural, l'auteur a pris conscience de l'importance de cette croyance en soignant les malades d'une même famille: ceux qui se confiaient, comme ceux qui gardaient jalousement des secrets inavouables. Et il y en avait de tous ordres: des frères qui découvraient en lisant le livret de famille que leur aîné n'était qu'un demi-frère, des héritiers qui retrouvaient des lettres cachées ou des factures compromettantes, des crimes camouflés ou maquillés en suicide. Les voisins ne savaient rien et pourtant ils se doutaient bien de quelque chose! On murmurait mais on se gardait de trop en dire.

Autre personnage central du roman : Félix, enfant de Maxime et de Noémie.

La mère souhaite « river » son fils à la terre, au lieu de l'en éloigner. Le père, par contre, aime à répéter : « *Jb'e f'rons de thieu drôle auth' chouse qu'in pésan !* » Félix représente la génération qui peut s'instruire à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, parce que le niveau de vie général a progressé dans les campagnes et que les législateurs ont installé enfin l'école de la République. Premier de la famille à faire des études, le jeune homme constate que ses activités l'éloignent irrémédiablement de ses parents qu'il vénère cependant. Il se dispose donc à quitter, non sans émotion, une « *vie de campagne pleine de poésie dans sa saine rusticité* ».

Si la trame du récit ne rend que partiellement compte de la complexité des personnages, l'usage du parler local les enracine dans un décor familier, les fait vivre et paraître vraisemblables. Il apporte au texte la touche indispensable à un roman paysan.

Le patois, véritable langue régionale qui mérite bien le qualificatif de « langue d'oïl méridionale », est dans sa nuance angoumoisine souvent proche du franco-provençal. En Angoumois, à la foire de La Rochefoucauld, on entre en contact avec la langue occitane, on dialogue sans problème entre Limousins, Périgourains et Angoumoisins, comme en témoigne la scène de l'embauche du jeune domestique.

On pourrait être surpris que l'auteur ait gardé une si bonne connaissance du patois de son enfance, mais il est vrai qu'on n'oublie pas sa langue maternelle. C'est ainsi qu'il évoque, avec un goût de « madeleines », la cuisson des haricots qui parfument la veillée. Qui n'a pas savouré « *thiélées monjhètes avec thiélées couanes et queule beûle de calau* », ne sait point « *s'qu'est bon* ».

C'est aussi dans les évocations de la mentalité paysanne que la langue locale exprime au mieux les sentiments des personnages. « *Qu'étou qu' t' as à êt' teurjh'ou avec ine goule d'ine aune ?* » ou leur esprit d'économie : « *Peur begacer d' l'argh'ent d'même, o donnerait à croëre que v' l'avez amassé sans queuner* » et « *o va faire de la dépense* ».

L'amour de la terre et du travail : « *La terre, zelle n'ment jhamais, ol est pas t-ine ingrate, mais o faut s'en othiuper, o faut quener* », le souci de transmettre ses biens : « *Écoute me bin, o faut que la benasse des Chalus soye à t-in Chalus* », la loi du silence : « *Toute ine vie durant d'zou garder peur devers elle, ine chouse parèille* » prennent leur saveur en langue vernaculaire.

Les caractères des personnages, les thèmes abordés, les faits décrits, l'usage du patois dans les dialogues font de ce roman un très beau document qui éclaire la vie quotidienne des paysans charentais de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Tableau réaliste de la ruralité, il est un témoignage précieux pour la compréhension des mentalités paysannes de cette époque. Mais aussi roman empreint de tendresse, il manifeste respect et attachement aux générations précédentes, celle de nos arrière-grands-parents.

Yvette et Michel RENAUD